

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; -- L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne RÉCLAMES: 25 centimes -- On traite à forfait

# JOURNAL DE ROUBAIX

## MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GERANT: A. HÉBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez le gérant du journal, rue Nain, 1; à Lille, chez M. Béghin, Libraire, rue Grande-Chaussée; à Paris, chez M. Havas, Lafitte-Ballier, à l'Office de la Bourse, 8; à Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 02, 8 17, 9 47, 11 47, m., 12 24, 1 42, 3 39, 5 08, 6 15, 7 33, 8 32, 9 33, 11 11, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 39, 4 58, 5 38, 8 13, 10 23, 11 35. Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 40, 5 20, 6 55, 7 55, 9 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 6 53, 8 08, 9 41, 11 28, 12 15, 1 47, 3 37, 5 02, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 35, 7 50, 9 23, 11 10, 11 57, 3 13, 4 42, 5 49, 7 02, 9 00

ROUBAIX, 3 MAI 1874

### BULLETIN DU JOUR

L'entrée de Serrano et de Concha à Bilbao n'est pas encore confirmée. La *zette officielle*, de Madrid, publiait hier une dépêche disant que l'armée républicaine avait occupé Portugalete, le 1<sup>er</sup> mai, à trois heures. La nouvelle donnée par la *Correspondencia* était donc au moins prématurée. Il ne paraît plus douteux cependant que les carlistes n'aient éprouvé un échec sérieux. Ils ont dû abandonner la position de San Pedro de Abanto et se replier sur la cordillère qui entoure immédiatement Bilbao. Cette retraite paraît s'être effectuée avec ordre, non sans dommage pour les troupes madrilènes, qui ont eu des pertes considérables. Les dépêches de M. Serrano la présentent toutefois comme le commencement de la défaite finale et imminente de don Carlos. Il est difficile d'en juger d'ici. Il nous semble, autant que nous pouvons nous en rendre compte sur une carte de Biscaye, que les royalistes ont été, en effet, obligés d'abandonner une position très forte. Mais il ne nous est pas prouvé qu'ils soient inévitablement près d'être taillés en pièces. Quand même ils s'éloigneraient tout à fait de Bilbao, il n'est pas probable que les maréchaux Concha et Serrano en auraient raison une fois pour toutes.

Il ne faut pas oublier que la guerre qui se fait là-bas ne ressemble à aucune autre. Les provinces basques et la Navarre sont un pays hérissé de montagnes, où les bandes indigènes ont l'avantage sur une armée régulière. Il est extrêmement difficile de les atteindre et de les réduire. « Mais il est incontestable, d'un autre côté, dit le *Journal de Paris*, que si Concha et Serrano parviennent à les couper et à les rejeter en plusieurs corps au delà de Bilbao, leur fractionnement et leur éloignement d'un point puissant de ralliement, tel qu'était le massif d'autour de San-Pedro de Abanto, et tel qu'est encore la cordillère d'au-dessus de Bilbao, les affaibliront beaucoup. » Nous le regretterions pour l'Espagne et pour la France, car, nous ne cessons jamais de le répéter, tout autre gouvernement que celui de don Carlos sera forcément, à Madrid, l'humble serviteur de l'Empire d'Allemagne. M. de Bismark ne s'y trompe pas; il n'y a que les journaux français, républicains et autres, qui ont soutenu l'Empire dans sa folle politique de 1859 et de 1866, pour donner le change à leurs lecteurs sur une question aussi évidente.

Les préjugés révolutionnaires étouffent en eux le bon sens et le patriotisme.

On lit dans l'*Union*: Depuis plusieurs jours la presse parisienne parle avec insistance de la présence en France de Monsieur le comte de Chambord.

Des résidences ont été signalées, des noms mis en avant; l'*Union* a gardé le silence, parce qu'il lui a paru inutile de donner un

démenti à des indications fantaisistes que tout homme du monde pouvait aisément réduire à leur juste valeur.

L'*Union* s'est tue aussi parce qu'elle ne saurait admettre qu'on l'obligeât à rectifier tous les faux bruits qu'il peut plaire à certains journalistes de répandre sur les actes ou les intentions de Monsieur le comte de Chambord.

Des récits ridicules publiés par plusieurs journaux, il ne restera que l'aveu de la place que tient le chef de la Maison de France dans les préoccupations des hommes politiques.

Quant à nos amis de province, que ces bruits paraissent émuvoir, ils doivent savoir que l'*Union* ne laisserait à personne le soin de dire bien haut, si l'heure était venue: Place au Roi!

Monsieur le comte de Chambord n'est pas en France, et il n'y est point venu; mais il est libre d'y venir, et n'a pour le faire qu'à prendre conseil de sa conscience de Français et de Roi.

### LETRE DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix)

Paris, 2 mai 1874.

Jene puis que vous confirmer, de la manière la plus positive, que M. le comte de Chambord n'est point venu en France, depuis le mois de novembre 1873. Les journaux qui, avec la plus étonnante persistance, ont publié les détails sur le prétendu séjour du chef de la Maison de Bourbon près de Paris et même dans la capitale pendant la semaine dernière, ont été mystifiés, ou ont voulu mystifier leurs lecteurs.

Le bruit également répandu sur la prochaine publication d'une lettre de M. le comte de Chambord relative aux projets de lois constitutionnelles, ce bruit est prématuré.

Le *Journal des Débats* est désolé, il apprend que les rangs de la droite se resserrent; que, dans le cabinet même, tel ministre (lisez, le duc Decazes) sur l'intervention efficace duquel on comptait beaucoup dans les rangs de la gauche, fait défaut tout à coup pour se rallier à la politique du duc de Broglie, qui ne veut pas se séparer de la droite. La République conservatrice perd les chances sur lesquelles le *Journal des Débats* comptait, avec l'aide des articles et des discours de MM. Laboulaye et Henri Germain. Voilà pourquoi la feuille de la rue des Prêtres est triste et se voile la face. « Les lois constitutionnelles pourraient bien être ajournées ou n'être pas adoptées, et alors nous retombons, s'écrient les *Débats*, dans le statu quo de tout le poids de notre lourde impuissance. » C'est précisément ce statu quo que je recommandais, hier, comme étant la seule politique prudente à suivre, dans les circonstances actuelles.

La Jérémie du *Journal des Débats* se termine par une menace contre le sort réservé à l'Assemblée nationale, mais j'imagine qu'elle s'effrayera peu des prédictions sinistres de la feuille théâtrale.

Une note publiée par le *Journal officiel* fait connaître que sur le montant total des 3 milliards, 498 millions, 744 mille 639 fr. de l'emprunt de 1874, il ne restait plus à recouvrer, le 30 avril, que: 22 millions 704 mille 293 francs. C'est là un résultat qui montre la puissante fécondité de notre crédit et de nos économies, malgré toutes nos catastrophes.

Un journal allemand raconte, en gardant son sérieux, qu'une dame danoise douée de

la faculté de guérir des gens souffrant de rhumatismes, vient de se rendre à Berlin, munie d'une recommandation du ministre plénipotentiaire allemand de Copenhague, pour traiter Son Altesse le prince de Bismark, mais à la condition expresse que le chancelier de l'Empire s'oblige de rétroceder immédiatement le Sævig-Nord au Danemark. Voilà M. de Bismark sous une pression nouvelle et tout à fait inattendue.

P. S. — Parmi les nouvelles nominations de sous-Préfets vous remarquerez celle de M. Adrien de Riancey qui porte, si digne ment le nom de l'ancien rédacteur en chef de l'*Union*. M. de Riancey accepte la sous-préfecture de Carpentras, non pas pour faire œuvre de parti, mais pour rallier tous les honnêtes gens contre la secte radicale qui, depuis le 4 septembre, s'est emparée du département de Vaucluse. M. Adrien de Riancey saura allier la modération à la fermeté et continuera comme fonctionnaire le service qu'il a rendu dans la Presse.

La *Presse* sedit, ce soir, en mesure d'affirmer qu'il n'y aura pas de message du maréchal-président pour la rentrée de la Chambre. La nouvelle de la *Presse* pourrait bien être plus vraie dans dix jours.

DE SAINT-CHÉRON.

### CHRONIQUE

Les nouvelles sont rares, ou plutôt on ne vit que sur des bruits plus ou moins accredités.

Voici ceux que publie l'*Union républicaine*, correspondance généralement bien informée.

Le conseil des ministres tiendra dans les premiers jours de la semaine prochaine une séance extraordinaire sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon, dans laquelle la question de présentation à la Chambre des divers projets des lois organiques sera agitée.

Tous les membres du cabinet et les sous-secrétaires d'Etat y assisteront. MM. Magne et Depierre, prévenus par M. le vice-président du conseil, ont annoncé leur retour pour lundi. Si nous sommes bien informés, M. le duc de Broglie serait d'avis que l'Assemblée s'occupât d'abord de la loi électorale, puis ensuite de la loi tendant à la création d'une chambre haute; et enfin de la loi sur la presse. Toutefois, avant l'examen de ces lois constitutionnelles, l'Assemblée serait appelée à se prononcer sur les nouveaux impôts nécessaires pour combler le déficit de 34 millions et arriver à l'équilibre du budget de 1874.

Le projet de loi sur la presse proposerait la création d'un jury spécial constitué sur des bases nouvelles et qui serait chargé de juger les délits de presse, les faits qualifiés crimes, etc. L'autorisation préalable ne serait plus exigée; les conditions de dépôt et autres indiquées par les lois précédentes ne seraient pas modifiées; mais le nombre des pénalités serait augmenté. Enfin le cautionnement serait porté pour Paris de 24,000 à 50,000 francs.

Le maréchal président de la République partira ce soir pour Tours, accompagné du lieutenant-colonel de Broye. Il passera la journée de lundi à Tours et celle de mardi à Saumur. Le maréchal sera de retour à Paris mardi soir.

M. Baragnon, sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur est attendu aujourd'hui à Paris, de retour de son voyage à Marseille et à Nice.

M. de Fourtou, ministre de l'instruction publique, est parti hier pour le Calvados. Son absence de Paris ne sera que de cinq ou six jours.

M. le vice-président du Conseil quitte Paris aujourd'hui dimanche, pour se rendre dans sa terre de Broglie. Il sera de retour lundi dans l'après-midi, ou mardi matin au plus tard.

La *Patrie* croit pouvoir affirmer que M. Casimir Périer a eu ces jours derniers, sur sa demande, deux entrevues avec le maréchal de Mac-Mahon.

On annonce pour le fin du mois l'arrivée à Paris de M. le général Le Flô, ambassadeur de France à St-Petersbourg.

Hier, Mgr. l'archevêque de Paris a été reçu en audience par M. le maréchal de Mac-Mahon. On dit que Mgr. Guibert a cru devoir, dans cette circonstance, tenter une démarche personnelle auprès de M. le président pour combattre le projet du nouveau cimetière de Méry-sur-Oise.

Le *National* dit qu'il est à croire que tout le personnel de l'ambassade d'Allemagne à Paris sera complètement changé aussitôt la prise de possession de ce poste par le nouvel ambassadeur qui en aurait, paraît-il, exprimé le désir à Berlin.

Le ministre de l'intérieur vient d'ordonner la saisie d'une publication du citoyen Lefrançais, ancien membre de la commune, actuellement en Suisse. Cette publication, intitulée: *La revanche future de la Commune*, porte au bas de la couverture l'avis suivant: *Se trouve chez tous les citoyens qui croient à la justice.*

COLONIES. — Le *Mobacher* publie les détails suivants sur la prise de Bou-Choucha et de sa smala:

Cet agitateur était remonté vers le nord à la tête d'une troupe assez considérable de maraudeurs, composée en grande partie de Touaregs et d'Ouled El Achehah, dans le but de tenter un coup de main sur nos tribus. Un goum organisé par le lieutenant ben Driss Agha d'Ouargla et commandé par son frère Si Saïd, sorti d'Ouargla et ne tarda pas à rencontrer l'ennemi, qui battit précipitamment en retraite et fut vivement poursuivi. — Ce ne fut qu'à Melez, à cinq journées sud-ouest d'Issalah, qu'il put être atteint et détruit après un combat des plus acharnés. Bou-Choucha, après avoir eu 45 de ses cavaliers tués, a été pris avec son drapeau et toute sa famille. — 400 chameaux sont tombés entre les mains de nos

troupes.

France, fil. et ouv., 2<sup>e</sup> ord. 20/28, fr. 95 100 Brouse, blancs, ouvr. fr. 20/24, 91 — Piémont, tire et ouvr. 2<sup>e</sup> ord. 24/28, — Bengale, ouvr. franç. 2<sup>e</sup> ord. 24/28, —

France, fil. et ouv., 2<sup>e</sup> ord. 20/28, 65 — Italie, frisant classique 24/28, — Chine, ouvr. franç., 2<sup>e</sup> ord. 40/45, 60 62

Italie, frisant classique 10/12, 84 — Japon, Mybush .../... 54 — Tsaltée, 3 1/2

Les prix actuels sont bas, il faut le reconnaître, et si abondante que puisse être la récolte, si désirable même que soit pour notre fabrique le bon marché de la matière première, qui lui permettrait de faire entrer

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 4 MAI 1874.

### LE SERMENT DE MADELEINE

PAR CHARLES DESLYS.

XII. — DELPHINE.

ous de gros sourcils en broussailles, le regard brille. Mais toi n'est pas le cas en ce moment. C'est l'heure du journal, et le vieillard est au repos. Il écoute, assis dans son grand fauteuil et les paupières mi-closées. La lampe éclaire ses traits accentués, son front chauve, sa blanche moustache, et, de l'autre côté de la table, le visage calme et doux de la jeune lectrice. On n'entend dans le salon que le bruit de sa voix, qui va s'assourdissant, car voici déjà quelques minutes qu'elle suppose son père endormi.

C'est, du reste, la troisième page. « Nouvelles maritimes. Saint-Nazaire, 17 septembre. On vient de signaler le *Neptune*, arrivant de la Nouvelle-Calédonie... Il ramène le 2<sup>e</sup> régiment. »

Delphine s'arrête. Elle n'a pu retenir un cri de joie. C'est le régiment de Justin.

Le vieillard a relevé les yeux; il regarde sa fille, et gravement, sans émotion apparente:

— Le 17 septembre, dit-il; nous sommes aujourd'hui le 23. Il va venir. Tu

ssis ce dont nous sommes convenus, Fifiue ?

— Je n'oublie rien, mon père, et... Un chien de chasse, qui était couché sous le fauteuil du vieillard, se mit à aboyer tout à coup.

— Silence donc, Marengo ! fit son maître.

Au dehors, la cloche de la grille retentit.

Delphine se dressa vivement, la main sur son cœur.

— C'est lui, n'est-ce pas ? demanda le vieillard.

— Oui ! répondit-elle avec non moins d'assurance que si ses yeux avaient pu le voir à travers la muraille.

Des pas précipités s'entendirent dans le corridor. La porte s'ouvrit, donnant passage tout d'abord à la vieille servante, appelée Toinon. Elle avait vu naître l'amour de ces deux jeunes gens; elle considérait Justin comme étant déjà l'enfant de la maison.

— Mademoiselle ! capitaine ! criaient la bonne femme toute haletante d'émotion, ah ! si vous saviez qui nous arrive !

— Nous le savons ! interrompit Jacques Lambert. Qu'il soit le bienvenu... qu'il entre !

Justin s'avança, poussé du dehors par Madeleine, qui, un instant encore, resta dans l'ombre.

« En dépit du rigorisme qu'il professait, le vieux capitaine ne maîtrisa pas son premier mouvement. Il alla serrer la main du jeune officier.

Delphine lui tendit la sienne.

Puis, comme il n'y touchait qu'en tremblant, elle avança le front.

Il l'effleura de ses lèvres.

Pas un mot n'avait été prononcé. Ce silence devenait embarrassant pour tous.

Madeleine se montra.

— Ah ! madame Michaud ! fit Delphine avec un affectueux étounement.

Son père avait froncé le sourcil.

— Excusez-moi, débuta humblement Madeleine, si je me suis permis de la suivre jusqu'ici... C'est peut-être audacieux de la part d'une pauvre femme...

Avec un geste de politesse hospitalière, le capitaine l'interrompit :

— Veuillez vous asseoir, dit-il. Est-ce que, par hasard, on m'aurait fait la réputation d'une sottise fiévreuse ? Je ne suis pas plus riche que vous, madame, et je considère comme mes égaux tous les honnêtes gens.

— Si vous entendez par là ceux qui tiennent leurs engagements, répondit-elle avec dignité, oui, nous en sommes. Jean Michaud a promis de ne pas toucher à l'héritage d'Anselme, il n'y touchera pas — et c'est une fortune — jusqu'au jour où le vrai coupable sera connu. Moi, j'ai juré de le faire connaître, et ce n'est pas ma faute si j'en suis encore à tenir cette promesse. Vous le savez bien, capitaine, puisque l'autre soir vous m'avez dit: Courage et bonne chance ! Je voulais tout d'abord vous remercier de cela.

— Eh ! fit cordialement le vieillard,

je ne m'en dédis pas. Bonne chance et courage !

Madeleine s'enhardit. D'une voix plus ferme, mais non moins émue :

— Parlons de Justin, reprit-elle. Ce n'est pas l'enfant de mes entrailles, mais je suis sa mère. Je le connais. Il va repartir, il se ferait tuer... s'il emportait en son cœur ce chagrin, ce désespoir... que celle à qui il a consacré sa vie peut devenir la femme d'un autre !

Vainement son fils s'était efforcé de l'arrêter. Du regard, de la main, le capitaine avait exprimé le vœu qu'elle allât jusqu'au bout.

— Mon père, dit alors Delphine, me permettez-vous de répondre ?

— Val l'autorisa-t-il, j'aime les situations nettes.

La jeune fille se recueillit un instant, la main sur son front, la paupière baissée, comme écoutant une voix qui lui dictait les mots du plus profond de son âme.

Puis, rouvrant tout à coup les yeux avec une adorable expression de candeur, de résolution, de loyauté :

— Madeleine, dit-elle, vous qui êtes une femme de cœur, ne doutez plus de moi. Rassurez votre fils. Tant qu'il ne me sera pas permis d'accepter son nom, je garderai celui de mon père. Un autre mari, un autre fiancé, jamais ! Je lui appartiens... je l'aime !

On entendit un sanglot. C'était Justin qui, ne pouvant exprimer autrement la reconnaissance et l'amour que lui inspi-

rait Delphine, venait de tomber à ses pieds.

— Hum ! hum ! fit le capitaine en passant le revers des doigts sur sa moustache où venait de rouler une larme.

Madeleine s'était emparée de l'autre main, qu'elle portait à ses lèvres.

Spontanément, Justin se releva, se tourna vers le vieillard. La jeune fille avait aussi dompté son émotion. Ils se regardaient tous les deux, soumis, muets et comme au port d'armes.

— Bien ! conclut-il. Tout est dit. Qu'on n'en reparle plus... jusqu'à nouvel ordre !

— Mais, reprit en souriant Justin, je n'en aurais aucun droit, capitaine. Vous le voyez, je ne suis que lieutenant.

— Au fait, c'est juste, reconnut Jacques Lambert. On l'aura fait un passe-droit, mon garçon.

— Je ne me plains pas, répondit-il. C'est à recommencer, voilà tout.

— Tu repars bientôt ?

— Dans trois jours, capitaine... si je veux profiter d'une occasion qui m'est offerte...

— Encore dans les colonies ?

— Au Sénégal.

— Si loin ! ne put s'empêcher de murmurer Delphine.

— Tout à l'heure, reprit son fiancé, j'hésitais encore... Oh ! je n'hésite plus maintenant... c'est mon devoir !

— Devant cette nouvelle preuve de délicatesse, qui, d'ailleurs, le rassurait complètement, le vieux soldat n'y pu-

rait Delphine, venait de tomber à ses pieds.

— Hum ! hum ! fit le capitaine en passant le revers des doigts sur sa moustache où venait de rouler une larme.

Madeleine s'était emparée de l'autre main, qu'elle portait à ses lèvres.

Spontanément, Justin se releva, se tourna vers le vieillard. La jeune fille avait aussi dompté son émotion. Ils se regardaient tous les deux, soumis, muets et comme au port d'armes.

— Bien ! conclut-il. Tout est dit. Qu'on n'en reparle plus... jusqu'à nouvel ordre !

— Mais, reprit en souriant Justin, je n'en aurais aucun droit, capitaine. Vous le voyez, je ne suis que lieutenant.

— Au fait, c'est juste, reconnut Jacques Lambert. On l'aura fait un passe-droit, mon garçon.

— Je ne me plains pas, répondit-il. C'est à recommencer, voilà tout.

— Tu repars bientôt ?

— Dans trois jours, capitaine... si je veux profiter d'une occasion qui m'est offerte...

— Encore dans les colonies ?

— Au Sénégal.

— Si loin ! ne put s'empêcher de murmurer Delphine.

— Tout à l'heure, reprit son fiancé, j'hésitais encore... Oh ! je n'hésite plus maintenant... c'est mon devoir !

— Devant cette nouvelle preuve de délicatesse, qui, d'ailleurs, le rassurait complètement, le vieux soldat n'y pu-